raswati dans l'Inde; Astarté en Phénicie, Vénus dans la Grèce et à Rome, Evya chez les Scandinaves, et Marie, mère de Jésus, chez les chrétiens. Une remarque qu'il n'est pas inutile de faire à ce propos, c'est que plus une religion se développe, plus s'en dégage cet *Eternel féminin* qui en est le principe réel et mystique, et qui, dans le symbole où il s'est incarné, finit par supplanter les autres symboles religieux. Aphrodite et Astarté ont survécu longtemps aux dernières vicissitudes du polythéisme. Le culte dionysiaque, qui était un culte féminin, a été le dernier à s'éteindre dans l'antiquité. Aujourd'hui, dans le catholicisme, ne voyons-nous pas de même que le culte de la Madone tend à supplanter celui de Jésus et du Père Eternel? Les sectes mystiques de l'Asie et du monde gréco-romain, à l'époque de l'avénement du christianisme abondaient en mythes de cette espèce. Les gnostiques et les platoniciens ont eu la gloire d'inventer les plus célèbres d'entre ces mythes : le mythe de Sophia et celui de Psyché.

Les écrivains font quelquefois allusion à cette locution : l'*Eternel féminin*. En voici un exemple emprunté à M. Théophile Gautier : « Diverses figures de femmes paraissent au fond des poésies de Baudelaire, les unes voilées, les autres demi-nues, mais sans qu'on puisse leur attribuer un nom. Ce sont plutôt des types que des personnes. Elles représentent l'*Eternel féminin*, et l'amour que le poëte exprime pour elles est l'*amour*, et non pas *un amour*. »

FÉMINISATION s. f. (fé-mi-ni-za-si-on — rad. *féminiser*). Action de féminiser; résultat de cette action : *L'art grec consiste dans la* FÉMINISATION *de toutes les vertus et de toutes les beautés.* (Toussenel.)

FÉMINISÉ, ÉE (fé-mi-ni-zé) part. passé du v. Féminiser. Qui a pris le type féminin; qui s'est efféminé : *Les vulgarisateurs sont, en général, des esprits* FÉMINISÉS. (Proudh.)

— Gramm. Que l'on a fait féminin : *Nom masculin* FÉMINISÉ *par l'usage.*

FÉMINISER v. a. ou tr. (fé-mi-ni-zé — du lat. *femina*, femme). Donner le type, le caractère de la femme à : *Avant le christianisme, on ne* FÉMINISAIT *pas les dieux ou les héros que l'on voulait faire séduisants.* (T. Gaut.) ‖ Rendre efféminé : FÉMINISER *sa manière.*

— Gramm. Attribuer le genre féminin à : *L'usage* A FÉMINISÉ *les mots* affaire, épigramme, étude. (Acad.)

Se féminiser v. pr. Prendre le type féminin, une douceur féminine : *La beauté grecque s'adoucit, s'amollit, se tempère et* SE FÉMINISE *immensément sur les bords du continent asiatique, encore plus sur les flancs de ces Alpes extérieures du Taurus.* (Lamart.)

FEMME s. f. (fa-me — lat. *fœmina*, pour *fovemina*. C'est exactement le sanscrit *bhâvâyâmana*, mère, celle qui produit, du causatif sanscrit *bhâvâyâmi*, créer, produire, de la racine *bhû*, être, exister, grec *phuô*, inusité, latin *feo*, d'où quelques-uns font dériver directement *fœmina* comme *fœtus* et *fœcundus*, en y ajoutant seulement le suffixe participial *mina*, grec *menê*, de sorte que *fœmina*, participe du moyen, signifierait de même celle qui produit, ou, suivant certains autres, celle qui nourrit, celle qui allaite). Femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants : *Une belle* FEMME. *Une grande* FEMME. *Une* FEMME *blonde. Une* FEMME *coquette. Des habits de* FEMME. *Les maladies des* FEMMES. *Une cour sans* FEMMES *est une année sans printemps et un printemps sans roses.* (François Ier.) *Les* FEMMES *n'ont qu'à se souvenir de leur origine et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu voulut y mettre.* (Boss.) *De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux* FEMMES, *c'est l'amour.* (La Rochef.) *Une belle* FEMME *est le paradis des yeux, l'enfer de l'âme et le purgatoire de la bourse.* (Fonten.) *Les* FEMMES *nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites.* (Sheridan.) *La* FEMME *qu'on loue le plus est celle dont on ne parle pas.* (Mme de Lambert.) *Les* FEMMES *adorent les aventures et surtout les aventuriers.* (Gœthe.) *Les* FEMMES *ont dans la tête une case de moins, et dans le cœur une fibre de plus.* (Chamfort.) *Les* FEMMES *tiennent à leurs agréments encore plus qu'à leurs passions.* (Mme de Staël.) *Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une* FEMME. (Chateaub.) *Quand on n'aime pas toutes les* FEMMES, *on n'est pas digne d'en aimer une.* (Beauchêne.) *Les* FEMMES *remplissent les intervalles d'une vie comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine : on compte les duvets pour rien et tout se briserait sans eux.* (Mme Necker.) *Les* FEMMES, *n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie.* (G. Sand.) *Les* FEMMES *ressemblent aux maisons espagnoles, qui ont beaucoup de portes et peu de fenêtres : il est plus facile de pénétrer dans leur cœur que d'y lire.* (J.-P. Richter.) *Une* FEMME *jeune n'a que l'âge de son visage; une vieille* FEMME *n'a que l'âge de son esprit et de son cœur.* (Pontmartin.) *Les* FEMMES *se méfient trop des hommes en général, et pas assez en particulier.* (Commerson.) *La* FEMME *de quarante ans ne compromet pas ses conquêtes; elle est comme l'Angleterre, elle sait coloniser.* (P. Limayrac.)

Que la vengeance est douce à l'esprit d'une *femme!*
CORNEILLE.

Je ne saurais tenir contre *femme* qui crie.
LA FONTAINE.

Les hommes font les lois, les *femmes* font les mœurs.
GUIBERT.

Une *femme* d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte.
CORNEILLE.

La tête d'une *femme* est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
MOLIÈRE.

Femme qui souffre qu'on lui donne
Aux soupirants tôt ou tard s'abandonne.
LA FONTAINE.

O *femmes*, c'est à tort qu'on vous nomme timides;
A la voix de vos cœurs, vous êtes intrépides.
LEGOUVÉ.

.... Je ne suis point de ces *femmes* hardies,
Qui, goûtant dans le crime une profonde paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
RACINE.

Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien,
C'est une *femme* qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
LA FONTAINE.

— Collectiv. Femmes en général, ensemble des personnes du sexe féminin : *J'ai trouvé la* FEMME *plus amère que la mort.* (Ecclésiaste.) *La* FEMME *est quelque chose d'éternellement variable et changeant.* (Virgile.) *La grâce est dans sa démarche, le ciel dans ses yeux et la dignité de l'amour dans ses mouvements : elle s'appelle la* FEMME. (Milton.) *Quand je dy* FEMME, *je dy un sexe tant fragile, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfait, que nature me semble — parlant en toute honnesteté et révérence — s'estre égarée de ce bon sens par lequel elle avoit créé et formé toutes choses, quand elle ha basti la* FEMME. (Rabelais.) *O* FEMME! FEMME! FEMME! *créature faible et décevante!... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?* (Beaumarch.) *Dieu créa la* FEMME *pour l'amour.* (Mme Romieu.) *La* FEMME *est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre.* (Lamenn.) *La* FEMME *est la désolation du juste.* (Proudh.) *La* FEMME *est un monstre lorsqu'elle n'est pas un ange.* (Le P. Ventura.) *O* FEMME! FEMME! *tu es un abîme, un mystère, et celui qui croit te connaître est trois fois insensé.* (G. Sand.)

Rêver, puis s'en aller, c'est le sort de la *femme.*
V. HUGO.

La *femme* est un roseau que le moindre vent plie,
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.
VOLTAIRE.

La *femme* ressemble à la vigne,
Elle s'appuie et elle enivre.
H. DE LA MADELÈNE.

O *femme!* étrange objet de joie et de supplice!
Mystérieux autel, où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier!
A. DE MUSSET.

— Epouse, femme en puissance de mari : *Sa* FEMME *vient d'accoucher. Ma* FEMME *est allée à la campagne. Celui qui a trouvé une* FEMME *vertueuse a trouvé un trésor.* (Bible.) *Il vaut mieux demeurer avec un lion et avec un dragon que d'habiter avec une méchante* FEMME. (Bible.) *Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos* FEMMES *soit entretenue de notre sueur et de notre travail.* (Montaigne.) *Vous bâillez, dit une* FEMME *à son mari? — Ma chère amie, dit celui-ci, le mari et la* FEMME *ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie.* (Chamfort.) *C'est aussi une tête que celle de ma* FEMME, *et, depuis qu'elle est avec moi, je me trouve à la tête de deux têtes très-difficiles à gouverner.* (Chateaub.) *Le mari ne doit pas se familiariser avec sa* FEMME, *il doit familiariser sa* FEMME *avec lui.* (Mme A. Esquiros.)

A moins d'être du peuple on ne dit point : ma *femme.*
BOURSAULT.

C'est un grand ennemi qu'une méchante *femme*,
Que la rage domine et que la haine enflamme.
ROTROU.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai *femme.*
LA FONTAINE.

Qui sait ce qu'une *femme*, au jour de nos tristesses,
Peut inventer de soins, d'amitiés, de caresses,
Pour alléger nos maux, pour calmer nos douleurs?
VIENNET.

Battre ta *femme* de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer!
Tu vas passer pour un infâme.
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre sa *femme*,
Mais il ne faut pas l'assommer.
LE CHEVALIER DE CAILLY.

‖ Celle qui est ou qui a été mariée, par opposition à fille :

Ou fille, ou *femme*, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
VOLTAIRE.

‖ Celle qui est nubile, par opposition à jeune fille : *A vingt ans, la* FEMME *est une* FEMME; *à vingt ans, l'homme est un être sans nom, qui mue, qui se forme, qui fatigue, un être à la fois débile et fanfaron, égoïste souverainement.* (P. Féval.)

— Personne du sexe féminin attachée au service d'une autre personne : *Elle fit appeler ses* FEMMES.

Prends soin d'interroger les *femmes* de Lucrèce,
Pour savoir quelle chambre habite leur maîtresse.
PONSARD.

— *Femme de chambre*, Femme attachée à la personne et au service intérieur d'une personne du sexe féminin : *Tel prince, qui écrit comme une* FEMME DE CHAMBRE, *a été fort mal élevé.* (Volt.) ‖ *Femme de charge*, Femme de confiance attachée à une maison, pour avoir soin du linge, de l'argenterie et des autres effets dont la conservation exige de la vigilance et de la probité.

— *Femme de ménage*, Femme chargée du soin d'un ménage dans une famille en dehors de laquelle elle vit. ‖ Maîtresse de maison : *Il a épousé une bonne* FEMME DE MÉNAGE.

— *Femme de lettres*, Femme auteur : *La* FEMME DE LETTRES *est quelquefois veuve ou séparée.* (Mme Romieu.) *C'était une* FEMME DE LETTRES, *on pourrait dire une savante, élevée par son père, membre de l'Académie des inscriptions.* (Michelet.)

— *La femme*, Suivi d'un nom propre, Terme dont on se sert familièrement pour désigner une femme mariée, de basse condition :

Cet ami pourra-t-il trouver *la femme* Armand?
C. D'HARLEVILLE.

— *Femme publique* ou simplement *Femme*, Prostituée : *Aller chez les* FEMMES. *Charlemagne avait tâché de bannir absolument de Paris les* FEMMES PUBLIQUES; *il avait ordonné qu'elles seraient condamnées au fouet, et que ceux qui les auraient logées, ou chez qui on les aurait trouvées, les porteraient sur leur cou jusqu'au lieu de l'exécution.* (St-Foix.) ‖ *Femme de mauvaise vie, Femme perdue*, Femme qui se livre à la débauche : *L'imbécile Claude, espèce de femme abandonnée à des* FEMMES PERDUES, *est un prince détestable.* (Roubaud.)

— *Bonne femme*, Femme qui a bon cœur; femme simple et sans prétention : *J'ai vu hier Mme X...; c'est une bien* BONNE FEMME. ‖ Vieille femme, femme d'un âge très-avancé : *Nous avons rencontré sur la route une* BONNE FEMME, *qui nous a enseigné le chemin.* ‖ Femme du peuple, de la campagne, quel que soit son âge : *Allons,* BONNE FEMME, *tâchez de nous trouver quelque chose pour déjeuner.* ‖ *Conte de bonne femme*, Conte dépourvu de toute vraisemblance, et semblable à ceux que raconte une vieille femme ignorante. ‖ *Remède de bonne femme*, Remède populaire tel que ceux que connaissent et conseillent les vieilles femmes.

— *Envie de femme grosse*, Caprice, fantaisie, désir subit, très-souvent bizarre, que manifestent certaines femmes enceintes. ‖ Fam. Goût plus ou moins extravagant qui naît inopinément.

— *Prendre femme*, Se marier :

Ma foi, de quelque sens que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.
MOLIÈRE.

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais, toutefois, ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement;
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit : « C'est faire prudemment
Que d'y penser toute sa vie. »
MAUCROIX.

— Loc. pop. *Le diable bat sa femme et marie sa fille*, Se dit lorsqu'il fait du soleil et qu'il pleut en même temps.

— Prov. *Qui femme a guerre a*, La paix est impossible dans un ménage.

— Mamm. *Femme marine*, Nom donné vulgairement à quelques phoques ou lamantins, dans lesquels le peuple avait cru voir des sirènes.

— Adjectiv. Qui possède à un haut degré le caractère, les habitudes, les mœurs de la femme : *La femme qui cesse d'être* FEMME *perd tout droit à l'estime.* (Bonnin.) *Quand la femme vraiment* FEMME *avance dans la vie, toutes ses grâces émigrent du corps à l'esprit.* (G. Sand.)

Mon père, je suis *femme* et je sais ma faiblesse.
CORNEILLE.

Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est *femme.*
RACINE.

‖ Se dit d'un homme sans vigueur, sans courage, qui a les faiblesses des femmes : *Un monarque inviolable peut être impunément enfant, décrépit,* FEMME *ou fou.* (Cormen.)

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames,
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont *femmes.*
LA FONTAINE.

— Fig. Qui a les attributs, les qualités ou les défauts du sexe féminin : *La fortune est* FEMME, *elle n'aime que les jeunes gens.* (J. de Maistre.) *L'Académie est* FEMME, *et, par conséquent, il ne faut pas avoir une confiance aveugle dans ses dispositions.* (T. Delord.)

— **Encycl.** Anat. et Physiol. L'homme et la *femme* ne diffèrent pas seulement l'un de l'autre par la conformation des organes génitaux. Sans doute, ces parties offrent les différences les plus essentielles; mais tous les autres organes, même les plus indifférents en apparence, présentent des modifications particulières. Ainsi la *femme* offre, en général, des cheveux longs, soyeux, fins et flexibles; sa peau est plus douce, plus blanche et plus sensible; sa chair est plus molle et ses formes sont plus arrondies à cause du plus grand développement des tissus cellulaire et adipeux. Le contour des membres, des épaules et des hanches est plus gracieux chez elle que chez l'homme; les cuisses sont plus grosses, plus arrondies, et les extrémités plus petites; le bassin et les hanches sont plus larges; la poitrine et les épaules sont plus étroites et plus resserrées. Chez l'homme, la taille est généralement plus élevée que chez la *femme;* le crâne est aussi plus développé et renferme une plus grande quantité de cervelle. Le système pileux de la *femme* consiste en un léger duvet, excepté à la tête, au pubis et aux aisselles, tandis que chez l'homme il prend un développement beaucoup plus considérable, non-seulement au visage, mais encore sur tout le reste du corps. Le corps de la *femme* peut être circonscrit par un ovale dont le plus grand diamètre est au bassin, tandis que chez l'homme il se trouve au niveau des épaules. Les hypocondres de la *femme* sont rentrés, plus serrés que ceux de l'homme, ce qui fait dire qu'elle a la taille mince. Une ligne tirée de l'extrémité inférieure du sternum à la symphyse pubienne est parallèle à l'axe du corps chez la *femme*, au lieu que, chez l'homme, elle converge en bas. Chez elle aussi l'ombilic se trouve plus éloigné du pubis que du sternum; le buste est proportionnellement plus long que celui de l'homme, les membres sont plus courts, et le milieu du corps est entre le pubis et l'ombilic. La cavité abdominale présente une hauteur de 0m,02 à 0m,03 de plus que chez l'homme, ce qui est dû surtout à une plus grande longueur de la colonne lombaire. Le bassin est plus ouvert et plus incliné, en sorte que la symphyse pubienne se trouve à 0m,08 environ plus bas que l'angle sacro-vertébral. Le creux des gouttières dorsales est plus prononcé par suite d'une disposition particulière, de sorte que le creux de l'estomac est plus élevé, parce que le sternum est plus court; il répond à la septième vertèbre dorsale, tandis que chez l'homme il répond à la onzième. Le cartilage de la sixième côte s'articule avec l'extrémité inférieure du sternum, au lieu que chez l'homme il s'articule avec le bord inférieur de cette extrémité. Le diaphragme, plus petit, présente une convexité plus grande que chez l'homme. Le trou souspubien de celui-ci est ovalaire, tandis qu'il est triangulaire chez la *femme*. Chez elle aussi les cavités cotyloïdes sont plus écartées et situées un peu plus en avant par rapport à la crête du sacrum; le col du fémur forme avec le col du sacrum un angle plus droit, ce qui entraîne une plus grande saillie des trochanters : les fémurs sont par suite plus obliques de haut en bas et de dehors en dedans, de sorte que les genoux sont plus rentrés et plus rapprochés du plan médian. Cette disposition donne à la *femme* une plus grande largeur de hanches, une oscillation particulière du bassin pendant la marche, et fait que celle-ci a lieu à plus petits pas que chez un homme de même taille; elle est moins sûre et la course est plus difficile. Les cuisses et les jambes sont plus courtes; leurs muscles ont leur centre charnu plus rapproché de leur extrémité supérieure, ce qui rend les membres plus effilés en bas. (Nysten.) La voix de la femme diffère essentiellement de celle de l'homme; elle est d'un octave plus aiguë, parce que, chez elle, le larynx est plus étroit et l'os hyoïde plus petit (v. VOIX). Le corps de la *femme* atteint un bien moins grand développement que celui de l'homme : c'est ce qui fait qu'elle est plus précoce et que ses fonctions vitales sont beaucoup plus rapides. Sa constitution corporelle se rapproche de celle de l'enfant; c'est pourquoi elle est, comme celui-ci, d'une sensibilité très-vive, se laissant facilement impressionner par les divers sentiments de joie, de douleur, de crainte, etc.; et, comme ces impressions agissent sur l'imagination sans être accompagnées d'ordinaire par le raisonnement, il s'ensuit qu'elles sont moins durables, et que la *femme* est plus sujette à l'inconstance. La constitution de la *femme* pendant l'enfance diffère peu de celle de l'homme. Ce n'est qu'à l'époque de la puberté que la différence des sexes se dessine d'une manière remarquable (v. PUBERTÉ). Et ici l'influence des climats est manifeste. Ainsi, dans les pays chauds, non-seulement la *femme* est plus ardente en amour, mais elle est encore plus précoce, et les jouissances prématurées altèrent généralement sa constitution physique. Ses organes génitaux sont plus développés; mais sa taille est plus courte et plus svelte; le flux menstruel qui, dans nos climats, n'apparaît que vers l'âge de treize à quatorze ans, se montre chez les *femmes* de l'Asie et de l'Afrique à l'âge de huit à dix ans. Il est même assez ordinaire de les voir devenir mères à cette époque de la vie, et l'âge de onze à douze ans paraît y être le plus favorable pour le mariage. Dans la plupart des pays chauds, on excite de bonne heure le flux menstruel des jeunes filles par différents moyens. Ainsi, dans la Guinée, c'est par le coït; chez les négresses de Porto-Real et d'Ardée, en introduisant dans le vagin, à dif-

férentes reprises, un pessaire creux rempli de fourmis, qui, par le prurit qu'elles occasionnent, déterminent une congestion sanguine du côté des organes génitaux; chez les Egyptiennes et la plupart des Asiatiques, c'est par l'usage des lotions stimulantes et aromatiques, qu'elles emploient dans le but d'enflammer les désirs et la volupté. Les négresses et les Mongoles, toutes choses égales d'ailleurs, sont plus précoces que les *femmes* blanches d'Europe, et cela quel que soit le climat qu'elles habitent; mais, par une sorte de compensation, leur vieillesse est toujours prématurée, et en Afrique comme en Asie, la plupart des *femmes* ne sont plus aptes à concevoir après l'âge de trente-cinq ans. Nos Européennes, au contraire, conservent souvent cette faculté jusqu'à quarante-cinq et même cinquante ans. Les Laponnes, les Samoyèdes et toutes ces races de myrmidons qui habitent les régions polaires présentent les mêmes phénomènes que les *femmes* des pays chauds. Cette disposition tient probablement à leur petite taille et à leur manière de vivre. En Angleterre et en Allemagne, le flux menstruel n'apparaît, en général, que vers l'âge de quinze à seize ans. La quantité de sang perdu pendant toute la durée de l'écoulement varie beaucoup selon les climats. Dans les contrées où la température est élevée, les *femmes* perdent plus que dans les pays froids (v. MENSTRUATION). Quant aux propriétés physiques du sang menstruel, c'est à tort que les anciens le croyaient altéré. Le sang des règles est aussi pur que celui du reste du corps; et si on le rencontre parfois fétide, c'est par suite de la malpropreté des *femmes* qui, négligeant de se laver, laissent accumuler dans le vagin différentes humeurs devenues fétides par leur mélange avec le sang. Cette fétidité est encore augmentée par la chaleur. La sécrétion du lait semble être en rapport avec celle des règles. Ainsi, en Islande, où les *femmes* ont un flux menstruel très-peu abondant, elles ont aussi très-peu de lait et sont obligées de sevrer leurs enfants de bonne heure et de les nourrir avec du bouillon. Le contraire a lieu en Egypte et dans le midi de la France. V. FÉCONDITÉ.

Considérée par rapport à l'usage des organes génitaux dans la copulation, la *femme*, par sa constitution même, peut soutenir plus d'assauts que l'homme ne peut en fournir, quoiqu'on cite des exemples remarquables de virilité. Ainsi, Procus, général romain, déflora, en une seule nuit, dix prisonnières de guerre sarmates. L'absorption des cantharides peut augmenter un instant les forces du mâle; mais cet état n'est pas normal, et, d'ordinaire, les hommes les plus vigoureux ne dépassent pas sept ou huit actes en une nuit avec émission de sperme. Ceux qui veulent aller au delà n'éjaculent point ou rendent du sang après beaucoup d'efforts. La femme, au contraire, résiste plus longtemps. On cite des filles publiques livrées à la débauche qui ont supporté les attaques de vingt individus différents en une seule nuit. Les nymphomanes sont insatiables; et tout le monde connaît l'histoire de la célèbre Messaline qui, après avoir subi les embrassements de vingt-cinq hommes, était épuisée de fatigue, mais non rassasiée. Une *femme* vaut, en moyenne, dans cet exercice, deux hommes et demi. Son ardeur amoureuse, ainsi que la faculté de concevoir, augmente après les règles. La résistance inégale que présentent les deux sexes dans l'acte du coït dépend évidemment des pertes éprouvées par le mâle. Rien n'énerve, en effet, et n'épuise tant les forces qu'une éjaculation fréquente et l'excrétion d'une grande quantité de sperme. La *femme* laisse bien écouler un liquide par le vagin pendant le congrès; mais ce liquide, sécrété par les glandes de la vulve et du vagin, est principalement aqueux et n'a rien de commun avec le sperme. La sensibilité plus exquise de la *femme* et la disposition de ses organes génitaux portent à croire que la volupté est plus grande chez elle que chez l'homme. Il est pourtant des *femmes* qui n'éprouvent aucun plaisir, même pendant un coït fécondant. La température élevée des pays chauds accroît les désirs voluptueux du sexe féminin, et on rapporte qu'à Patani ces désirs sont si impérieux que les hommes sont obligés de porter certaines ceintures pour se défendre des entreprises audacieuses de l'autre sexe.

Le célibat paraît être bien plus contraire à la santé de la *femme* qu'à celle de l'homme. Observez des filles chlorotiques, langoureuses, semblables à les fleurs pâles qui attendent les rayons fécondants de l'astre du jour. On les voit couler de tristes journées loin des feux de l'amour. L'aménorrhée et les anomalies du flux menstruel, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût ou d'étranges désirs altèrent leur santé. Telles étaient les vestales chez les Romains; telles furent les vierges du Soleil dans le temple de Cusco; telles sont encore, parmi nous, ces jeunes filles qui se consacrent, dans l'ombre des cloîtres, à des devoirs religieux, par des vœux éternels. C'est principalement parmi ces filles célibataires que se rencontrent diverses affections de l'utérus, des squirres, des cancers à cette partie ou aux seins. Il meurt plus de religieuses vers quarante-cinq ou cinquante ans qu'à tout autre âge, et leur vie est plus courte que celle des gens du monde; car le célibat est moins favorable, en général, à la longévité que le mariage (Virey, *Dict. des sciences méd.*).

Si l'on examine l'organisation de la *femme* dans les divers climats du globe et dans les diverses races, on trouve qu'elle est beaucoup plus sujette que l'homme aux influences de température et d'alimentation. Ainsi, les climats tempérés, un heureux état de liberté sociale, des habitudes douces, un air pur, une nourriture saine, une éducation soignée, contribuent au plus haut degré au développement des formes extérieures de la *femme* et en font la digne compagne de l'homme civilisé; tandis que, dans les régions polaires et dans les pays brûlés par les ardeurs du soleil, où la *femme* est réduite à l'état d'esclave et soumise presque toujours à une alimentation insuffisante, elle présente une dépravation physique et morale qu'on ne trouve jamais dans les contrées de l'Europe. La dégénération comme l'amélioration des races commence toujours par le sexe féminin; et les Turcs et les Persans, d'origine tartare, ne doivent d'avoir effacé leur laideur originelle qu'aux fréquentes unions qu'ils ont contractées avec les belles Géorgiennes. Celles-ci, en effet, avec les Circassiennes et toutes les *femmes*, en général, qui habitent les environs du Caucase, passent pour les plus ravissantes du globe, tant à cause de leurs formes que par l'éclat de leur teint, la délicatesse des contours, les grâces et l'air de volupté qui s'exhale de toute leur personne. Malheureusement pour ces infortunées, elles sont encore plus remarquables par leur corruption morale et l'état sauvage où elles vivent que par leur beauté. Le midi de la Grèce et les îles de l'Archipel ont donné de tout temps des *femmes* d'une beauté extraordinaire, et dont les charmes ont parfois allumé des guerres terribles. C'est là que les Phidias et les Praxitèle trouvaient les modèles vivants de leurs divinités; c'est là que Vénus possédait de nombreux autels. Un des traits les plus frappants de leur beauté était de grands yeux très-ouverts. Le Corrége, l'Albane et le Titien trouvèrent dans Rome et son territoire des *femmes* dignes de leur pinceau; Dante, le Tasse et l'Arioste avaient des maîtresses que chacun d'eux regardait comme une divinité, et, aujourd'hui encore, on voit à Florence, à Sienne et à Venise des beautés séduisantes. L'Andalousie et les environs de Cadix sont réputés pour donner le jour aux plus belles Espagnoles, tandis que la ville de Guimanarez est peuplée de charmantes Portugaises, remarquables par le développement de leur gorge et la violence de leurs passions amoureuses. En France, les plus belles *femmes* habitent la Provence et le Languedoc; brunes, en général, elles sont remarquables par l'expression du visage et la vivacité du regard. Plus actives et plus amoureuses que les *femmes* du Nord, elles ont moins de gorge et les extrémités bien moins développées que les Bretonnes et les Normandes. A Paris, on trouve des *femmes* de toutes les parties de la France, beaucoup plus nombreuses que les Parisiennes proprement dites. Celles-ci se distinguent par le moral plutôt que par le physique. D'une beauté très-ordinaire, qu'elles tiennent à conserver à tout prix, elles ont un caractère léger, plus lascif en apparence qu'en réalité; leur éducation paraît d'autant plus brillante qu'elles savent surtout en tirer parti; leur principal souci est celui de leur parure, qu'elles portent avec une grâce qu'on ne trouve point ailleurs. A tout prendre, on peut dire que la Parisienne est une *femme* d'agrément, cherchant toujours à plaire et rarement à s'attacher.

Les *femmes* anglaises sont blondes et rousses quelquefois; leur physionomie est touchante et langoureuse; moins passionnées que les Françaises, elles ont pour la plupart la gorge et l'élégant corsage des Normandes. Parmi les Allemandes, les Saxonnes sont les plus remarquables par leur beauté; mais presque toutes pèchent par un excès d'embonpoint, par le développement considérable de leurs extrémités et par une froideur souvent glaciale. D'une constitution forte et puissante, elles sont généralement douées d'une grande fécondité. Les Autrichiennes, sans être laides, sont bien moins belles que les Hongroises. En Pologne, les *femmes* ont la blancheur, mais aussi la froideur de la neige, et, selon l'expression d'un Italien compétent, « leur conversation est capable d'enrhumer. » Les *femmes* russes présentent des formes masculines et une énergie remarquable; mais leurs tissus sont flasques, à cause des bains de vapeur dont elles abusent; douées de passions violentes, elles préfèrent en amour le physique au moral. Les Danoises et les Suédoises ont les yeux bleuâtres et le teint d'un blond fade, mais elles sont d'une rare fécondité, principalement autour de la mer Baltique.

En Asie, dans toutes les contrées situées en deçà du Gange, la plupart des *femmes*, les Persanes surtout, sont douées d'une beauté que ne dédaigneraient pas les Européens. Les brunes, préférées par les Perses, sont aussi nombreuses que les rousses et les blondes, que les Turcs recherchent avec soin; mais les unes et les autres font tomber le poil de toutes les parties de leur corps, excepté les sourcils et les cheveux, avec un dépilatoire nommé *rusma*, tandis qu'elles teignent les ongles et les doigts en rouge avec le henné. Enfermées dans les harems, où elles n'ont d'autre occupation que celle de prendre des bains, de s'épiler et de se teindre, ces malheureuses *femmes* passent dans l'indolence une vie monotone et énervante, qui a pour résultat de leur rendre, selon l'expression des Turcs, le visage comme la pleine lune et les hanches comme des coussins; car telle est, pour eux, la parfaite beauté. Elevées dans une ignorance absolue et n'ayant d'autre empire que celui de leurs charmes, elles tiennent à les conserver le plus longtemps possible; aussi, dès qu'elles deviennent enceintes, elles n'ont rien de plus pressé que de se faire avorter. L'expression de la physionomie des musulmanes est tout à fait insignifiante; elles sont, d'ailleurs constamment voilées, et elles préféreraient laisser à découvert toute autre partie du corps que leur visage. Ce préjugé est poussé à un tel point que le sultan lui-même se croirait déshonoré si l'une de ses *femmes* laissait entrevoir seulement une partie de son visage lorsqu'il transporte son sérail d'un palais à un autre. Les *femmes* arabes ne sont pas désagréables dans leur jeunesse; mais elles ne tardent pas à se défigurer par le tatouage et par les anneaux qu'elles passent dans leurs narines. Dans l'Indoustan, chez les Arabes et les Indous, la peau des *femmes* est brunie et desséchée par les ardeurs du soleil. Au delà du Gange, les *femmes* ne sont pas, en général, dépourvues d'agréments; mais elles sont petites, grêles et se marient de très-bonne heure, vers l'âge de dix à douze ans. Leurs occupations consistent à s'épiler, à se baigner, à oindre leur peau et leur chevelure avec de l'huile de cacao parfumée. Presque toutes les *femmes* orientales ont le bassin fort large, ce qui leur épargne des douleurs dans le travail de l'enfantement. Cette disposition est due en grande partie à l'usage fréquent des bains chauds, et peut-être aussi à l'habitude qu'ont les peuples d'Orient de s'asseoir à terre les jambes croisées et les cuisses écartées. Cette position, souvent répétée, a pour résultat de relâcher les articulations du bassin déjà assouplies par les bains. Les *femmes* du Bengale, brunes, petites, très-vives, passent pour les plus lascives de l'Inde; il en est de même des danseuses égyptiennes, qui poussent la débauche à un degré inconnu dans nos froides contrées. Toutes ces *femmes* préfèrent les hommes blancs d'Europe aux indigènes de leur pays.

Les *femmes*, comme les hommes, de la race nègre sont portées à la lasciveté beaucoup plus que les *femmes* blanches. La nature semble avoir accordé aux fonctions physiques ce qu'elle a refusé aux fonctions intellectuelles de cette race. Les négresses, en effet, sont fortement constituées. Elles ont une gorge très-volumineuse, bientôt molle et pendante, et elles sont réputées meilleures nourrices que les *femmes* blanches. Leurs organes sexuels offrent, en outre, une disposition particulière qu'on ne rencontre qu'exceptionnellement ailleurs. Les petites lèvres et le clitoris présentent un tel développement que, dans plusieurs contrées, on en pratique l'excision. C'est également un caractère particulier, dit Sonnini (*Voyage en Egypte*), « aux *femmes* d'origine égyptienne ou copte, de porter au pubis une excroissance charnue, épaisse, flasque et pendante, recouverte de peau; on s'en formera une idée assez juste, si on la compare, pour la grosseur, et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule allongée prend de l'accroissement avec l'âge; et je l'ai vue, ajoute l'auteur, longue d'un demi-pouce chez une fille de huit ans; elle aurait plus de quatre pouces chez une *femme* de vingt à vingt-cinq ans. C'est dans le retranchement de cette espèce de difformité gênante que consiste la circoncision des filles : on les circoncit de sept à huit ans, au commencement de la crue du Nil. Ce sont les *femmes* de la haute Egypte qui font cette opération; elles crient dans les rues du Caire : « A la bonne circon- » ciseuse. » Un rasoir et une pincée de cendres suffisent pour cela. » Le même usage se pratique chez les Syriennes et les Arabes; on se propose par là d'empêcher l'amas du smegma blanc et fétide qui se forme entre les nymphes de la *femme*, comme sous le prépuce de l'homme. Cette excroissance charnue a été prise quelquefois pour un pénis, et a fait croire à l'hermaphrodisme. Avicenne, qui connaissait fort bien ce développement considérable du clitoris, conseillait de l'exciser toutes les fois que les *femmes* pouvaient en abuser par sa longueur. Tout le monde connaît ce qu'on appelle le tablier des Hottentotes; c'est un prolongement considérable des nymphes, qui peuvent atteindre une longueur de six à huit pouces; chez quelques-unes même, les grandes lèvres acquièrent les mêmes dimensions. Outre cette particularité, les Houzouânasses présentent, au-dessus de chaque fesse, une boule graisseuse d'un volume considérable, qui trémousse en marchant et sur laquelle grimpent les enfants. Les *femmes* cafres, les mieux constituées de toutes les négresses, d'un caractère vif et ardent, ne sont pas désagréables dans leur jeunesse; mais elles sont d'un libertinage effréné, et leurs passions amoureuses entraînent souvent à leur perte les hommes blancs. Tout le monde sait avec quelle fureur les *femmes* d'Otahiti recherchent les Européens, et cette île n'est pas la seule où l'on trouve de tels exemples de débordement. On peut dire d'une manière générale que les *femmes* sont d'autant plus passionnées, plus lascives et plus débauchées, qu'elles vivent dans des pays plus chauds. Les *femmes* européennes n'échappent pas à cette règle générale. Ainsi, les Portugaises, les Italiennes, les Espagnoles, sont plus amoureuses que les Françaises; et celles qui habitent le midi de la France le sont aussi bien plus que celles qui habitent le nord. Presque toutes les Allemandes et les Anglaises sont froides; et si les *femmes* russes s'adonnent davantage aux voluptés, c'est parce qu'elles sont plus corrompues, et que l'habitude qu'elles ont de se couvrir de fourrures et de se chauffer constamment produit sur elles les effets d'un climat méridional. Au printemps et en été, les *femmes* sont plus ardentes qu'en hiver, et on en a vu de stériles dans les pays froids devenir fécondes sous les tropiques. Plus on approche des climats chauds, plus les *femmes* se livrent avec facilité; de là la jalousie des hommes, les sérails, les eunuques, les ceintures de chasteté, la suture même des parties sexuelles de la *femme*. Les Egyptiennes et les Coptes ont l'habitude, pour stimuler l'amour de l'homme, de frotter leurs organes génitaux avec de l'ambre, de la civette ou du musc, d'où ce proverbe des Turcs : « Prends une blanche pour les yeux, une Egyptienne ou une négresse pour les plaisirs. » Malgré leurs nombreux défauts, les Africaines et les Asiatiques ont une qualité qui manque à bien des Européennes : c'est l'amour de leurs enfants, qu'elles élèvent avec une sollicitude poussée quelquefois à l'excès, et que le père est souvent loin de partager.

La race mongole, qui s'étend dans tout le pays situé au delà du Gange en une multitude de tribus et de peuplades sauvages, présente un grand nombre de variétés; mais la presque totalité des *femmes* ont le teint olivâtre et des cheveux noirs lanugineux, les seins naturellement flasques et pendants avec un mamelon noir, une précocité plus grande que chez la race caucasique, quel que soit d'ailleurs le climat qu'elles habitent. C'est parmi quelques tribus de la race mongole qu'on voit les maris se faire un honneur d'offrir leurs femmes aux étrangers, et ceux-ci ne sauraient les refuser sans leur faire une grande injure. Ces habitudes existent au Pégu, à Siam, au Tonquin, au Cambodge, en Cochinchine, dans la terre d'Iesso, mais surtout chez les Tchutschis et les Koriaques sédentaires. On en dit autant des Lapons et des Samoyèdes. Chez tous ces peuples, d'ailleurs, la polygamie est permise et les *femmes* sont achetées comme esclaves. En Chine, toute la beauté des *femmes* consiste dans la petitesse de leurs pieds, et, pour obtenir ce résultat, on leur replie, dès l'enfance, les orteils sous la plante du pied, en les serrant fortement avec un bandage permanent; de sorte que les *femmes* en arrivent au point de ne pouvoir presque plus marcher. Au Japon, la prostitution est tellement grande qu'elle semble être devenue le premier besoin de la nation. Les Kamtschadales portent habituellement une espèce de pessaire en écorce de bouleau qui maintient constamment leur vagin dans un état de dilatation; elles ne cèdent que difficilement aux désirs de leurs maris. La même résistance s'observe chez les femmes du Groënland et des îles Kouriles. Les rigueurs du climat, souvent mortelles pour la mère et l'enfant naissant, les encouragent peu, sans doute, à l'union sexuelle. Les Laponnes, rabougries par le froid glacial qui règne constamment dans les régions polaires, ne sont presque jamais réglées; les *femmes* samoyèdes, quoique menstruées, et même de bonne heure, ne le sont jamais abondamment. La rigueur du froid, le manque de nourriture, les agitations d'une vie sauvage développent en elles une extrême sensibilité des centres nerveux, au point que le moindre bruit inattendu, le seul mouvement d'une feuille suffit pour leur faire perdre la tête; mais leurs prêtres et leurs sorciers prétendent les guérir de cette folie par la jouissance. Dans la plupart des îles de l'océan Pacifique et en Océanie, les *femmes* ne sont remarquables que par les excès de leurs débauches; l'infanticide est pratiqué impunément et sans remords. Il existe même, à Formose, une loi d'après laquelle les *femmes* ne peuvent faire des enfants, malgré leurs débauches, avant l'âge de trente-cinq ans, et, lorsqu'elles deviennent enceintes avant cette époque, les prêtresses leur foulent le ventre pour les faire avorter. Dans la Nouvelle-Hollande, lorsqu'une *femme* accouche de deux enfants, on sacrifie le plus faible ou la femelle, qu'on écrase sous des pierres. On en fait autant pour les enfants qu'on ne peut pas nourrir. Tout le monde connaît l'exposition des enfants chez les Chinois; les Japonaises se font souvent avorter. Pour ces peuples, la pudeur, la chasteté, paraissent des conventions factices, raffinées, au-dessus de leur simplicité naturelle. L'amour est érigé en culte; ils ne vivent que pour les plaisirs de l'amour. Les Malaises ont pour toute parure leur peau ointe d'huile de coco et tatouée de diverses couleurs. Quelques feuilles légères, quelques lambeaux d'écorce dont elles essayent de se couvrir, ne cachent pas même leurs appas les plus secrets. Quelques-unes d'entre elles ne laissent pas de paraître passables à nos marins. C'est l'union de la